2ème partie : Révolutions de la pédagogie

Marier l'expression libre à l'intelligence technique

A première vue, il peut paraître excessif de parler de révolution dans le domaine pédagogique. Un changement de méthode ou l'introduction de nouveaux matériels n'ont jamais secoué un pays pour mériter cette appellation. C'est plutôt par métaphore qu'on désigne sous ce nom, les mutations scientifico-techniques, théoriques, artistiques ou idéologiques.

Si Freinet insistait sur la composante matérialiste des innovations scolaires, c'est que pour les marxistes il n'est de révolution que matérielle. Mais la modification de l'environnement par l'apport de nouveaux instruments ne cautionne pas à elle-seule le caractère révolutionnaire d'une pédagogie : il faut en même temps que soit élaborée pour un milieu donné une connaissance objective des facteurs qui agissent sur l'éducation afin d'en déduire une stratégie organisatrice, transformant l'insatisfaction diffuse de l'enseignant traditionnel en **énergie politique.**

Or, dans peu de domaines, la tradition persiste autant qu'en éducation, et le terme de "sciences de l'éducation" est récusé par tous ceux qui le trouvent inadéquat pour une activité humaine sous le signe de l'empirisme, de "l'art" et non définie par l'observation, la mesure et l'expérimentation.
De ce fait, une révolution en pédagogie a quelques traits communs avec la révolution politique : une contrainte difficile à supporter va susciter une rupture sous forme de pratiques nouvelles qui devront rapidement affronter une menace : la contre-révolution (ou la contre-réforme) mais aussi l'usure, parfois les deux conjuguées.

A partir de quel moment peut-on considérer qu'une innovation "révolutionne" la pédagogie ? Sans doute lorsqu'elle est en rupture avec les moyens et les méthodes pédagogiques utilisés avant son introduction **massive** et qu'elle permet d'obtenir de meilleurs résultats scolaires que ceux attribués aux usages traditionnels.

Ces deux conditions ne sont pas réunies pour toutes les innovations, mêmes les plus prestigieuses comme la télévision : celle-ci ne répond pas à une demande massive au niveau des écoles car elle appartient surtout à la consommation domestique. A l'école, son utilisation se heurte à de nombreuses contraintes et l'évaluation de son impact est aussi difficile qu'incertaine.

Pourtant l'histoire de l'école est jalonnée d'innovations qui ont transformé cette institution ou qui prétendent la modifier considérablement.

D'abord **l'architecture scolaire** qui n'est pas sans rapport avec les méthodes et la philosophie de l'éducation d'une époque. L'emploi de la méthode d'enseignement mutuel, au début du XIXe siècle nous en apporte une démonstration remarquable (voir plus loin).

L'introduction de manuels à partir du XVè siècle a accéléré l'alphabétisation de façon considérable. Avant Gutenberg, un texte cir-

culait à 200 exemplaires. Avec l'imprimerie, on ne tire pas d'ouvrage au-dessous de 500. A la fin du XV^{e}siècle près de 20 millions de livres sortent des presses. Ils seront 120 millions au XVI^{e} siècle, la demande d'alphabétisation augmentant avec la brusque croissance de l'offre.

L'introduction du livre dans l'enseignement équivaudra à un énorme bond en avant car il permettra de stocker des savoirs et d'y accéder. Aujourd'hui encore, il n'a rien perdu de son efficacité.

On ne peut pas en dire autant d'autres technologies qui lui ont succédé et notamment de la photo, du cinéma, du magnétophone, du magnétoscope, de l'ordinateur et du minitel, pour nous en tenir à des inventions qui font appel à une utilisation active. Leur introduction à l'école primaire s'est révélée comme autant d'échecs, non seulement parce que les locaux et les matériels adaptés manquaient, mais parce que les maîtres n'étaient pas formés à les utiliser. Mais le handicap le plus grave fut leur diffusion dans le commerce sous forme de "jouets" et leur utilisation par les adultes dans le cadre de leurs loisirs, ce qui enlevait beaucoup à leur crédibilité.

L'imprimerie à l'école avait échappé à ces pièges. En l'introduisant, Freinet avait eu soin d'initier progressivement les élèves à l'art typographique avec de vrais caractères mais en fabriquant une presse adaptée à leur force physique. La formation des typographes se faisait par tâtonnements mais surtout il n'était pas question d'en faire des apprentis imprimeurs mais des enfants capables de mettre en valeur leur "expression libre" qui restait le pivot de l'enseignement.
L'expression libre et l'intelligence technique collaboraient au développement intellectuel et au pouvoir social des enfants, les journaux imprimés étant destinés aux correspondants aussi bien qu'aux habitants du village ou du quartier.

Si les autres technologies ont échoué et en particulier l'audiovisuel, n'est-ce pas parce que ces deux facteurs n'ont pas été respectés ?

Ainsi pour la photo et la vidéo, on s'est estimé satisfait quand des enfants ont réussi à "singer" les adultes au lieu de multiplier les tâtonnements pour explorer toutes les possibilités de l'outil. Le langage de l'image fixe ou animée n'a pas été élucidé, exploré, réutilisé dans cette course banale à la consommation paresseuse. Anne-Marie Meissonnier (13) a tenté à l'atelier des enfants du Centre Pompidou de placer l'expression libre et le maniement par tâtonnements de l'outil comme point d'ancrage de ces technologies, car **leur utilisation superficielle nuit aussi bien à l'école qu'aux technologies elles-mêmes.**

Elle nuit à l'école si on écarte l'idée qu'elle suppose que des savoirs aient d'ores et déjà été transmis : imprimer, filmer, parler dans un micro ne se font pas sans connaissance de la langue, sans souci de logique, sans obligation de calculer. On pense que ces nouvelles technologies vont faciliter ces apprentissages. Leur démarrage, oui, mais non leur perfectionnement qui demande des exercices plus ardus.

Elle nuit aux technologies qui n'ont rien à gagner à se laisser absorber par le discours de l'éducation (cf. le micro-ordinateur scolaire de Thomson). On ne peut que donner raison à J. Cl. Milner - une fois n'est pas coutume ! - quand il écrit (8) : *"Le pire qui puisse arriver à la télévision et à la radio, c'est qu'on leur assigne une mission éducative. Tout d'abord parce que de telles missions n'existent pas et ensuite parce que dans un tel mouvement, toute pensée propre de ce que permet le son et l'image est rendue impossible."* On a déjà fait l'expérience du théâtre pour enfants, du cinéma pour enfants et maintenant de la télé avec Dorothée !

Si la radio et la télévision ont leur place dans une classe, ce n'est pas pour diffuser des œuvres mineures mais pour mettre en lumière les réactions des élèves, lors d'émissions de qualité accessibles aux enfants mais que les adultes peuvent apprécier également. Le dialogue après une écoute collective peut actuellement se faire en temps réel entre tout un réseau d'écoles. Ceci pour l'aspect de consommation des produits mais il va de soi que nous privilégions les productions d'élèves et leur dialectique avec les œuvres d'adultes.

Deux révolutions pédagogiques : l'enseignement mutuel, le journal scolaire.

Comment apparaît une révolution pédagogique, comment se diffuse-t-elle, comment atteint-elle son déclin ? On se limitera ici, pour rester dans le cadre habituel d'un dossier, à deux innovations :
L'une, funeste : L'enseignement mutuel qui a porté ombrage à toutes les campagnes ultérieures en faveur de l'entraide scolaire.
L'autre, bénéfique mais détournée de son sens par l'apparition d'un phénomène de société (l'arrivée des "comics") : Le journal scolaire.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL OU LES DÉBUTS DE L'ÉCOLE-CASERNE

L'apparition de l'école-caserne ne correspond pas seulement à une demande accrue de l'alphabétisation. La ville, au niveau des comportements sociaux et professionnels réclame des "corps dociles" (16). Alors qu'au XVIIe siècle, le soldat portait les signes de sa force et relevait la tête, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, il est devenu quelque chose qui se fabrique : d'une pâte informe, d'un corps inapte, on fait la machine dont on a besoin . Pour ce faire, en France, en 1745, on disposait de casernes dans 320 villes, dressant 20 000 militaires.

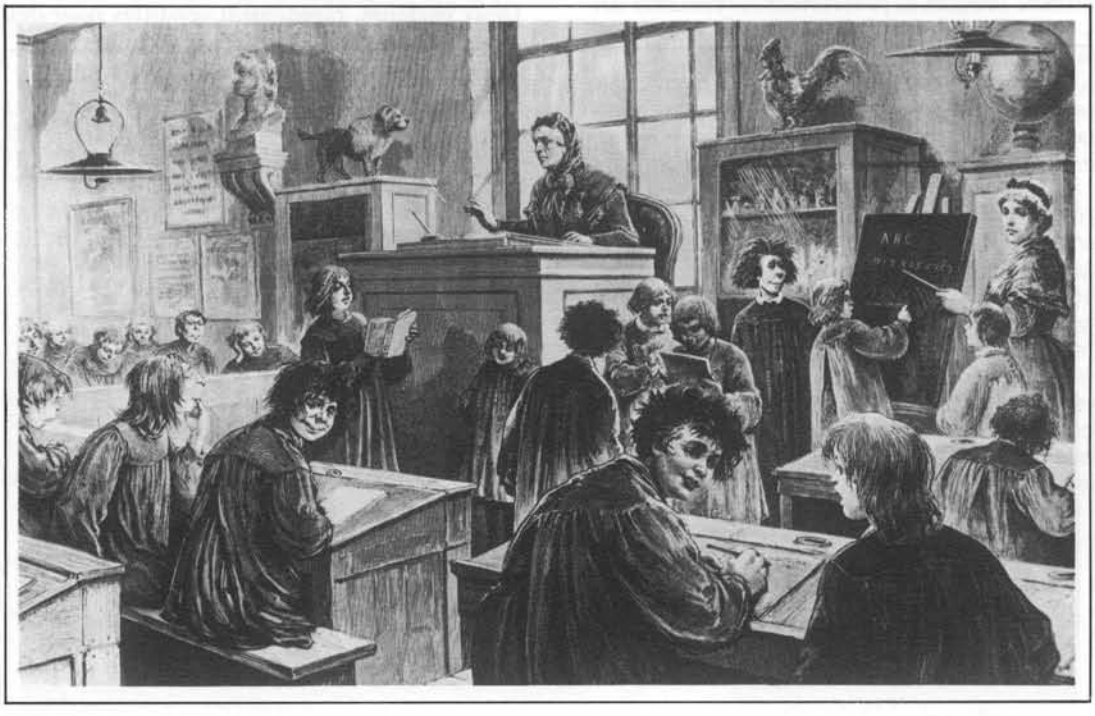
Même phénomène pour l'industrie. A la fin du XVIIIe siècle, les usines réunissent sous un même toit des centaines d'ouvriers logés dorénavant sur place. La manufacture d'Oberkampf à Jouy comporte un bâtiment construit en 1791 qui a cent dix mètres de long et trois étages. En parcourant l'allée centrale d'un atelier, il est possible de surveiller, de réprimander, de classer les ouvriers selon leur habileté et leur rapidité.
Et l'école? C'est à Londres et non à Paris que l'idée d'une manufacture des esprits prend corps. Deux pasteurs, rapidement brouillés pour des

raisons religieuses, l'un anglican et l'autre quaker, vont fonder des établissements qui semblent apporter une solution rationnelle à l'alphabétisation en période de pénurie de locaux et de maîtres. Les réalisations des pasteurs Bell et Lancaster sont rapidement connues de l'autre côté de la Manche et à peine les relations de la France sont-elles rétablies avec l'Angleterre que deux experts (un polytechnicien et un économiste) seront envoyés en mission pour examiner les écoles lancastériennes. Le fonctionnement de ces écoles reproduisait visiblement celui des usines et des casernes. Mais la surprise des experts français fut de constater que des enfants étaient tout-à-fait capables de se soumettre pour leur élévation intellectuelle à une machinerie qui n'avait été conçue jusqu'alors que pour l'industrie et les armes.

Sans doute, dans le passé, on avait déjà confié occasionnellement aux élèves les plus âgés des tâches de surveillance puis d'enseignement. Avec la systématisation de ces activités, tous les élèves seront en permanence utilisés dans un processus d'enseignement : "Dans une école de 360 enfants, le maître qui voudrait instruire chaque élève à son tour pendant une séance de trois heures ne pourrait donner à chacun qu'une demi-minute. Par la nouvelle méthode, tous les 360 élèves écrivaient, lisaient ou comptaient pendant deux heures et demie chacun." (Samuel Bernard, rapport du 30 octobre 1816, à la Société de l'enseignement mutuel, cité par Michel Foucault.)

Gréard qui sera recteur de l'Académie de Paris en est enthousiasmé :

"C'était un spectacle saisissant que ces longs et vastes vaisseaux qui contenaient une école entière... Sur les côtés, le long des parois, des séries de demi-cercles autour desquels se répartissaient les groupes ; devant chaque cercle un tableau noir où se faisaient des exercices de calcul et auquel étaient suspendus les tableaux de lecture et de grammaire



avec la baguette dont s'armait le moniteur... au fond, sur une haute estrade, accessible par des degrés et entourée d'une balustrade, la chaire du maître qui, s'aidant tour à tour du bâton et du sifflet, réglait comme un capitaine sur le pont de son navire toute la manœuvre de l'enseignement."

Le dressage des écoliers se faisaient déjà chez les Salésiens à une échelle réduite, de la même façon : peu de mots, pas d'explications, à la limite un silence total qui ne sera interrompu que par des signaux. Dans les écoles à enseignement mutuel, les élèves reçoivent plus de 200 commandements par jour : pour une seule matinée 26 ordres vocaux, 23 par signes, 37 coups de sonnette et 24 coups de sifflet, ce qui fait un coup de sifflet ou de sonnette toutes les trois minutes :

ENTREZ DANS VOS BANCS !
Au mot ENTREZ, les enfants posent avec bruit la main droite sur la table et en même temps passent la jambe dans le banc. Aux mots DANS VOS BANCS, ils passent l'autre jambe et s'asseyent face à leurs ardoises.
PRENEZ ARDOISES !
Au mot PRENEZ, les enfants portent la main droite à la ficelle qui sert à suspendre l'ardoise au clou qui est devant eux et par la gauche, ils saisissent l'ardoise par le milieu. Au mot ARDOISES, ils la détachent et la posent sur la table.

Gréard estimait que l'amour-propre des familles et des enfants y trouvaient leur compte : *"Comme chaque exercice, écriture, lecture, arithmétique avait son moniteur particulier, il était bien rare qu'un enfant intelligent ne fût appelé quelque-part à tenir le bâton."* Les moniteurs étaient sous la coupe de moniteurs généraux et dirigeaient eux-mêmes des moniteurs-adjoints, s'ajoutant aux "tuteurs" individuels chargés de guider un camarade plus jeune. Les moniteurs étaient formés le matin à leur tâche, avant la classe, de façon fugitive car *"il s'agissait moins d'apprendre à fond et pour soi que d'apprendre vite et pour les autres."*

La première école d'enseignement mutuel ouvrit ses portes à Paris, rue Jean de Beauvais en septembre 1815. Cinq ans après, 1300 écoles lancastériennes scolarisaient sur le territoire 150 000 enfants. La Société pour l'Instruction élémentaire qui soutenait le projet fut encouragée par Carnot et la méthode mutuelle triompha dans vingt-quatre départements... sauf auprès de l'Eglise. L'Académie française gagnée par cet enthousiasme organisa en 1818

un concours de poésie sur le sujet : "Les avantages de l'enseignement mutuel". Un adolescent de seize ans, reçut une sixième mention pour une pièce en vers contenant le passage suivant :

"Répondez mes amis, il doit vous être doux
D'avoir pour seuls mentors des enfants tels que vous;
Leur âge, leur humeur, leurs plaisirs sont les vôtres
Et ces vainqueurs d'un jour, demain vaincus par d'autres,
Sont, tour à tour, parés de modestes rubans,
Vos égaux dans vos jeux, vos maîtres sur les bancs.
Muets, les yeux fixés sur vos heureux émules,
Vous n'êtes poins distraits par la peur des férules ;
Jamais un fouet vengeur effrayant vos esprits
Ne vous fait oublier ce qu'il vous ont appris ;
J'écoute mal un sot qui veut que je le craigne,
Et je sais beaucoup mieux ce qu'un ami m'enseigne."

Cet adolescent était promis à un grand avenir. Il s'appelait Victor Hugo.

L'école-caserne, au fonctionnement paré de l'auréole de ses deux sœurs, l'armée et l'industrie, se révéla à la longue inefficace. En 1853, l'enseignement mutuel avait perdu la majorité de ses partisans et fut officiellement abandonné.

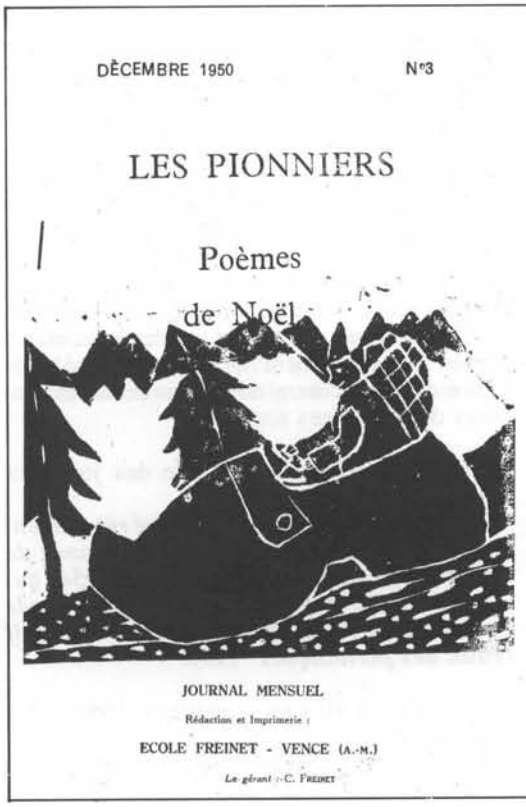
Ses adversaires étaient arrivés à convaincre l'opinion publique que la mécanisation des élèves était si importante qu'elle faisait perdre à ceux-ci une grande partie de leur temps à réciter... la théorie des mouvements. Les moniteurs s'embrouillaient souvent dans l'application des règles mécaniques hâtivement inculquées. Les locaux manquaient pour recevoir plusieurs centaines d'élèves. Une église ou un couvent désaffectés étaient nécessaires, avec un sol de terre battue ou un plancher pour éviter le fracas des ardoises. Mais on trouvait aussi difficilement des bancs et tables à quinze ou vingt places, des livres qui permettent aux aînés de suivre leur leçon. Le clergé se plaignait de ce que l'enseignement religieux n'était pas donné dans de bonnes conditions par l'enseignement mutuel. Son péché d'origine pour l'Eglise était d'avoir été divulgué par des pasteurs étrangers et d'avoir été intronisé par le "régicide" Carnot. La méthode mutuelle, protestante et révolutionnaire, fit passer au premier plan l'aspect religieux et politique de la querelle sans que fut analysé du point de vue psycho-pédagogique le caractère néfaste de ce type d'instruction. C'était trop demander. A l'époque une méthode pédagogique réussissant

avec 10% de la population scolaire suffisait amplement à la société économique.

LE JOURNAL SCOLAIRE, VICTIME DE LA DISNEYMANIA

Pendant la Révolution, il ne sera jamais fait allusion, au cours des débats, à la presse destinée aux enfants car celle-ci, sous l'Ancien Régime, était avant tout destinée aux enfants de l'aristocratie et de la bourgeoisie (18). C'était le cas, par exemple, du **Journal d'éducation**, paru six ans après la publication de l'Emile, en 1768, autorisé par Louis XV et louangé par Buffon et d'Alembert. Il se vendra encore, malgré les difficultés qu'on devine, sous le Directoire. Il encourage les enfant à préférer le français au latin et à résoudre de petits problèmes mathématiques. Il fait même une place, pour les plus grands, à la philosophie. En 1783, Louis XVI encouragera **Le Portefeuille des enfants**. Puis pendant la Révolution on assiste à une certaine floraison de la presse enfantine : **Le journal des enfants (1789), Le petit bonnet phrygien (1789), Le récit pour enfants sages (1789), Le petit républicain (1790), Le portefeuille récréatif (1791), l'Almanach des bons enfants (1791), Le courrier des enfants (1795), Le courrier des adolescents (1797), Les plaisirs de la jeunesse (1800-1809).** De jeunes enfants s'enthousiasment et écrivent aux rédacteurs. Ainsi cette fillette de neuf ans, autorisée par ses parents à souscrire un abonnement s'exclame : "J'ambitionne de marcher sur vos traces. Je veux devenir savante et vertueuse!"

Et les enfants du peuple ? Travaillant dès que les parents estiment qu'ils disposent d'une force exploitable, ils ignorent tout d'une presse pour enfant. Sans doute, la fréquentation des écoles primaires de 1832 à 1837 augmente-t-elle de 72% et le nombre potentiel de jeunes lecteurs est-il déjà considérable mais comment supposer qu'un ouvrier qui gagne 1,50 F par jour, puisse soustraire de ses revenus 25 F par an pour un abonnement à un journal d'enfant (il n'existait pas de vente au numéro). Il faudra patienter un siècle.


DÈCEMBRE 1950 N°3

LES PIONNIERS

Poèmes de Noël

JOURNAL MENSUEL

Rédaction et Imprimerie :

ECOLE FREINET - VENCE (A.-M.)

Le gérant : C. FREINET

NUMERO 15 16 Juin 1931

LES REMPARTS

Journal bimensuel

RÉDACTION ET IMPRIMERIE:

ECOLE DE SAINT-PAUL A.M.

L'imprimeur gérant: FREINET

En 1925, une souscription est lancée par des instituteurs pour lancer "**Petits bonshommes**". Le journal fera faillite mais aura tout de même duré trois ans. En 1932, l'Office central de la coopération à l'école crée un bi-mensuel **Copain-Coop**, assuré d'une plus longue existence.

Georges Sadoul fait paraître en 1933 **Mon camarade**, journal communiste destiné aux Pionniers mais aussi aux enfants des ouvriers et paysans. Il se propose de dénoncer la misère, l'exploitation des riches et d'encourager la lutte contre les patrons.

Le choc viendra d'ailleurs. A la demande de l'Echo de Paris, quatre jeunes rédacteurs se lancent dans l'aventure journalistique : Jean Nohain, vingt-deux ans, Christian Velu, Henri Kubnik et Violette Jean, tous trois âgés de dix-sept ans. Ils ont pris en 1929 la direction d'un hebdomadaire "**Benjamin**", et ont décidé d'en faire le journal des "bons élèves". Ils les invitent à devenir rédacteurs, chaque ligne publiée étant payée soixante centimes. Le numéro du 30 mars 1934 - le 251è - sera conçu uniquement par les lecteurs. La rédaction va recevoir 19 000 envois de contes, d'interviews, de reportages, d'historiettes, de dialogues, de conseils, de dessins légendés qui vont permettre à Jean Nohain, pendant dix ans, d'utiliser les envois de ces journalistes en herbe. Un club Benjamin avec une carte donnant droit à des réductions chez des commerçants comptera jusqu'à 37 900 adhérents.

A la veille de la seconde guerre mondiale, il existe donc dans la population enfantine privilégiée, le désir d'écrire, de faire du journalisme à l'époque même où Freinet lance son journal scolaire pour accorder un droit d'expression aux enfants dans le lieu qu'ils fréquentent tous : l'école.

Freinet n'a pas eu le premier l'idée de faire rédiger et imprimer un journal par des enfants. Christian Poslaniec lui a trouvé des prédécesseurs : Decroly (**L'écho de l'école** en 1917), les enseignants de l'école publique N°45 d'Indianapolis (USA) cités par Dewey dans "Progressive Education" (1919), Korczack, en Pologne (**La Petite revue**) en 1926. Ces travaux d'élèves restent néanmoins au stade d'une activité complémentaire, plus ou moins régulière, utilisant les talents des meilleurs élèves. Le mérite de Freinet est d'avoir démocratisé le journal scolaire en en faisant une trame de l'enseignement quotidien, en le greffant sur l'expression libre, véritable objectif de sa philosophie pédagogique. Cette expression libre n'est pas livrée à elle-même mais se socialise par la mise au point collective du texte libre et par la correspondance, les deux constituant un apprentissage motivé du style et de la grammaire.

***"Le journal scolaire, méthode Freinet, est un recueil de textes réalisés et imprimés, au jour le jour, selon la technique Freinet et groupés en fin de mois sous couverture spéciale à l'intention des abonnés et des correspondants* (19)."**

Ce ne sont pas les meilleures rédactions qui sont retenues pour le journal, mais celles choisies à main levée et mises au point collectivement parce qu'elles traduisent des observations ou des sentiments qui émanent de la classe et "sont susceptibles d'accrocher un correspondant."

"L'œuvre qui est alors donnée aux petits imprimeurs est le résultat de notre méthode naturelle de travail qui respecte la pensée enfantine mais lui apporte son aide en attendant que l'enfant soit en mesure de voler de ses propres ailes et de nous apporter des textes et des poèmes que notre intervention ne saurait que déflorer "(19).

Deux événements vont conforter Freinet dans son idéee d'avoir déclenché une révolution pédagogique :

1) la rapide dissémination de sa conception du journal scolaire en Europe, en Amérique du Sud, en Afrique, à Cuba et au Mexique, où les écoles qui impriment envoient à l'école de Vence des journaux pour se manifester et proposer des échanges scolaires;

2) la reconnaissance officielle des journaux scolaires en France.
"Leur importance en France a été récemment authentifiée par une loi spéciale (séance de l'Assemblée nationale du 1er avril 1954) qui accorde aux journaux scolaires méthode Freinet l'autorisation de circuler au tarif réduit des périodiques "(19).

Cette loi n'est plus en vigueur en 1989 et les journaux scolaires circulent au tarif ordinaire. Vers 1960, on comptera plusieurs milliers de journaux scolaires mais sans influence

déterminante sur la presse des enfants ou des jeunes de l'époque. Ils n'avaient d'ailleurs pas pour objectif de concurrencer la presse commerciale mais uniquement de donner une possibilité de diffusion à l'expression écrite des enfants, à l'abri des contraintes qui pèsent sur les publications du commerce.

L'arrivée de la bande dessinée et surtout des fameux "comics" américains allait bouleverser le goût des jeunes. Les enfants seront attirés par ces journaux qui leur offrent des images à contempler en supprimant tout effort de lecture (Il faudra attendre quelques décennies pour voir apparaître des bandes dessinées de qualité). Une histoire américaine publiée en France revient sept fois moins cher à un éditeur qu'une histoire d'origine française. Pour le **Journal de Mickey,** ce sera un triomphe : son tirage ne descendra jamais au-dessous de 500 000 exemplaires jusqu'en 1962. En 1985, il sera encore de 310 000. Mais le trust Walt Disney réussira sa relance à travers le Disney Channel et les parcs de loisirs.

Lutter contre Mickey, ce n'était pas seulement pour Elise et Célestin Freinet protéger l'art enfantin d'une dénaturation du goût mais aussi stigmatiser une opération politique qui se cachait sous la mythologie des personnages disneyens. Un journaliste, Gilles Smadja, détaille dans un ouvrage récent (20) l'entreprise de colonisation de la Société Disney et comment par exemple, au Chili, le lancement sous le gouvernement populaire d'Allende du premier magazine pour enfants fut torpillé par les forces réactionnaires. Les rédacteurs voulaient partir du vécu des jeunes et non d'aventures d'animaux dont les actes et les paroles occultaient les réalités de la vie quotidienne. Même aujourd'hui les défenseurs de Mickey ont la partie belle : *"Quel être humain n'a pas senti son cœur battre d'émotion pendant les quarante dernières années à la seule présence de Mickey ?* " La nostalgie des adultes et l'engouement des enfants, conditionnés par un matraquage publicitaire portant sur les aliments et les vêtements, ne constituent pas une concurrence *directe* pour la presse scolaire mais en minimise la valeur et la portée, et c'est en cela que le dumping Mickey menace l'école.

Il y a plus de quinze ans, Jean Hassenforder (21) se demandait pourquoi mai 1968 avait eu si peu de répercussions sur les innovations pédagogiques. Il notait que deux facteurs freinaient considérablement les initiatives des enseignants :

1) Les enseignants, comme les autres fonctionnaires sont *"recrutés par concours sur des critères qui accordent la prééminence aux aptitudes intellectuelles appréciées dans l'enseignement traditionnel : mémorisation et présentation logique. La créativité et l'imagination sont en règle générale défavorisées"*(21).

2) *"L'administration, malgré des tentatives timides, reste centralisée."* Or une administration centralisée surestime les risques de généralisation d'une expérience réussie. Elle stérilise la réflexion en n'accordant ni pouvoirs, ni aide financière à ceux qui présentent des projets.

Tant que ces deux verrous n'auront pas sauté, nous resterons exposés à des réformes officielles sans avenir ou à des innovations de faible extension, aisément étouffées ou découragées.

Roger Ueberschlag

NOTES

(1) *Mona Ozouf :* L'école de la France, Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement, NRF Gallimard 1984.
(2) *Catherine Kintzler :* Condorcet, L'instruction publique et la naissance du citoyen, Folio 1984
(3) *François Furet :* Jacques Ozouf Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry, Editions de Minuit 1977
(4) *Jean Foucambert :* L'école de Jules Ferry, un mythe qui a la vie dure, Retz 1986
(5) *Bronislaw Baczko :* Lumières de l'utopie, Payot 1978
(6) *Bronislaw Baczko :* Les imaginaires sociaux, Payot 1984
(7) *Georges Snyders :* La joie à l'école, PUF 1986
(8) *Jean-Claude Milner :* De l'école, Seuil 1984
(9) *Georges Vigarello :* Débat autour d'un livre, Revue Française de Pédagogie N°80/1987 INRP
(10) *Henri Mendras :* La deuxième Révolution française, Gallimard 1988
(11) *Jean Repusseau :* Clefs pour la pédagogie, Seghers 1987
(12) *Antoine de la Garanderie :* Tous les enfants peuvent réussir, Le Centurion 1988
(13) *André Giordan et Gérard de Vecchi :* Les origines du savoir, Delachaux et Niestlé 1987
(14) *Pierre Guérin :* Importance des représentations mentales initiales dans un processus d'appren tissage et expression libre, Dossier 196, PEMF, Cannes 1988
(15) *Anne-Marie Meissonnier :* Vidéo brut, Centre Georges Pompidou, Atelier des enfants 1985
(16) *Michel Foucault :* Surveiller et punir, Gallimard 1975
(17) *Françoise Mayeur :* De la Révolution à l'école républicaine - Histoire générale de l'enseigne ment et de l'éducation en France, Tome III, Nouvelle Librairie de France, 1981
(18) *Alain Fourment :* Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants (1768-1988) Editions Eole, Paris 1987
(19) *Célestin Freinet :* Le journal scolaire, éditions Ecole Moderne Française, CEL CANNES 1967
(20) *Gilles Smadja :* Mickey l'arnaque, éditions Messidor 1988
(21) *Jean Hassenforder :* L'innovation dans l'enseignement, Casterman poche E3 numéro 24, 1972.